

LA DEPORTATION

Ce compte-rendu fait suite à la cérémonie commémorative à laquelle vous avez assisté hier 14 décembre concernant la répression du 14 décembre 1943, date à laquelle 36 élèves et professeurs de votre lycée ont été arrêtés par les troupes allemandes d'occupation et pris en otages pour un motif futile. Seulement 3 ou 4 d'entre eux sont revenus vivants.

Il faut en effet nous reporter à cette époque où la vie était vraiment impossible et insoutenable car nous étions sans arrêt soumis à un contrôle rigoureux aussi bien pour nos papiers personnels, (qui bien souvent étaient faux) que pour notre travail (qui bien souvent n'était pas en règle).

Depuis le début de l'année avait été instauré le S.T.O. ce qui signifiait service travail obligatoire et nous étions désignés par nos patrons qui devaient fournir un pourcentage d'ouvriers en fonction du nombre de leur personnel. Ceci signifiait que les ouvriers français devaient aller travailler en Allemagne afin de suppléer les ouvriers allemands qui eux étaient mobilisés au front. Bien sûr, il y avait beaucoup de défections car de nombreux patriotes ne désiraient pas collaborer avec l'ennemi. Mais ces patriotes n'avaient pas le choix : il fallait partir travailler en Allemagne ou prendre ce que l'on appelle communément le Maquis, c'est-à-dire aller se cacher dans les montagnes et vivre de ce que l'on trouvait. De nombreux Français choisirent cette dernière solution soit par patriotisme, bien souvent, soit par crainte de s'expatrier dans un pays étranger. C'est ainsi qu'est née la Résistance dans notre région. J'ouvre une parenthèse pour vous signaler que la résistance existait dans de nombreuses régions de France depuis 1940.

Je vais maintenant vous expliquer un cas que je connais bien puisque c'était le mien. J'ai connu comme ces patriotes des moments difficiles, et comme eux le 7 février 1943, je fus désigné pour le S. T. O. Je refusais de partir et de ce fait, après avoir consulté des amis de la Résistance, je prenais le Maquis de Haute-Savoie qui était connu depuis environ deux ans. Après avoir appris tous les mots de passe (dont je me souviens encore), je rejoignis le camp de Bonneville où après avoir passé par quelques intermédiaires, je rejoignais le camp de triage de la pointe d'Andey qui se situait au-dessus du Petit Bornand. Ce camp était situé à 1 300 mètres d'altitude et avait été choisi pour la difficulté de son accès, soit par le bas, soit par le haut. La vie y était assez difficile car naturellement nous manquions de ravitaillement et il était fréquent que nous restions plusieurs jours sans manger. Toutes les nuits nous avions des alertes et nous partions faire à pied 20 à 25 km à travers la montagne afin de nous endurcir pour que nous puissions résister en cas de coup dur.

Je suis resté dans ce camp jusqu'au mois de juillet 1943 et je suis revenu après plusieurs péripéties que je ne vous expliquerais pas car ce serait trop long dans la région de Nantua où maintenant la Résistance était bien établie, mais l'armement que nous possédions était encore précaire. Je restais donc dans le camp du Mont (montagne que nous apercevons depuis cette salle) jusqu'au début décembre car cet hiver-là la température était très rude et je me réfugiais chez mes parents à Nantua en évitant de sortir car je pouvais me faire repérer et dénoncer.

Mais le 14 décembre, au matin, alors qu'il ne faisait pas encore jour, un train complet d'Allemands venant de la direction de Bellegarde s'arrêta à Nantua et la ville fut immédiatement encerclée. Prévenu par mes parents, je sortis imprudemment de la maison pour voir ce qui se passait et je fus arrêté et conduit à la gare avec de nombreux habitants. Là, je retrouvais tous les élèves et les professeurs de lycée qui avaient été râflés à l'intérieur du lycée-même. Nous fûmes parqués dans les wagons à bestiaux et lorsque le nombre de 140 fut atteint, le train se mit en marche dans la direction de Bourg.

Arrivés à la gare, nous quittons le train et sous bonne escorte, nous sommes conduits à l'hôtel du Commerce qui était alors le siège de la Gestapo. Nous y restons le reste de la journée et dans la nuit, vers 2 heures du matin, nous regagnons les wagons et sommes dirigés vers le camp de Compiègne. (C'est dans ce camp que tous les déportés sont passés pour être ensuite transférés en Allemagne dans divers camps de concentration, tels les plus célèbres : Buchenwald, Mathausen, Dachau, Dora, Bergen-Belsen, etc...). Nous y arrivons le lendemain dans la journée et nous sommes accueillis à coups de chlagues et crosses de fusils, car en cours de route, certains de nos camarades se sont évadés, et nous commençons à subir les représailles. Là, nous nous retrouvons avec une vingtaine de milliers d'otages comme nous, et répartis dans divers bâtiments en attendant le transfert en Allemagne.

Le 14 janvier 1944, ce transfert se fait et nous nous retrouvons à 100 par wagon à bestiaux et tellement serrés que nous avons de la peine à nous tenir debout.

Vers le soir, alors que toute la journée nous avons travaillé avec des couteaux que nous avons pu soustraire à la fouille, nous avons pu ouvrir une brèche dans le wagon et à la nuit tombée, avec 5 camarades j'ai sauté du train en marche, mais nous avons été repérés par les miradors. Comme j'avais eu la chance de sauter le premier, lorsque le train s'est arrêté j'étais déjà très loin.

Après diverses péripéties, je revenais dans la région du Jura, où ayant été hébergé par des personnes charitables, je fus pris dans une embuscade tendue par les Allemands, et blessé, je dus me rendre.

Transféré au Fort Montluc à Lyon, où je séjournais en cellule jusqu'au début avril, je fus à nouveau transféré à Compiègne et de là, je rejoignais le camp de Buchenwald après un voyage de 4 jours très pénibles, où nous avons surtout beaucoup souffert de la soif. A l'arrivée, plus de la moitié des effectifs étaient morts.

Lorsque nous entrons dans ce sinistre camp de la mort, nous remarquons gravé sur les murs les mots suivants : "Ici nous entrons par la porte et nous en ressortons par la cheminée".

Je restais donc à Buchenwald jusqu'au début mai et ensuite, je fus transféré avec 5 000 autres camarades au camp de Dora qui se situait dans les montagnes de la province de Thuringe. Ce camp était différent de tous les autres et il se composait de 2 tunnels de 3 km de long qui communiquaient entre eux par des halls immenses. Là étaient employés 20 000 détenus pour confectionner les célèbres V1 et V2 qui étaient ni plus ni moins que des grosses fusées que l'on envoyait sur la France et surtout sur l'Angleterre à l'aide d'une rampe de lancement.

Au début, nous avons connu des moments terribles car c'est nous qui avons creusé ces tunnels dans une pierre très friable qui ressemblait à de la craie. Nous travaillions dans des conditions très précaires c'est-à-dire que nous devions fournir 12 heures de travail en ayant comme nourriture 1 litre de soupe par 24 heures et quelle soupe !

Il nous arrivait de rester un mois sans voir le jour, et nous dormions sur les pierres car il n'y avait pas de lits. Aussi la mortalité était fantastique et les wagonnets qui servaient à sortir les matériaux sortaient également des centaines de cadavres par jour, qui étaient immédiatement remplacés par d'autres détenus, car la main d'oeuvre ne manquait pas et ne coûtait pas cher.

Je restais donc dans ce camp jusqu'à fin mars 1945, date à laquelle les allemands ne pouvant plus contenir la pression des alliés, furent obligés de nous évacuer et détruire tout ce qui pouvait les compromettre. C'est ainsi que les tunnels furent minés, et tous les détenus embarqués par trains de marchandises vers une destination inconnue. Ce voyage fut des plus terribles. Il dura 12 jours où nous restions entassés dans nos wagons sans boire, sans manger et sans dormir nous servant des cadavres de nos camarades pour confectionner des bancs afin de s'asseoir, car nos jambes ne pouvaient plus nous porter.

Au terme du 12e jour, nous nous arrêtons dans une gare et nous recevons l'ordre de descendre. Lorsque les portes s'ouvrent, des milliers et des milliers de cadavres tombent sur la voie. Les quelques survivants que nous restions, n'ont même plus la force de sauter et bien souvent ces survivants sont submergés par les morts et périssent étouffés ou achevés par les S. S. Visiblement, ceux-ci ne voulaient pas laisser de traces derrière eux.

Nous fûmes obligés, les quelques survivants que nous restions de marcher encore pendant 3 km pour rejoindre le camp de Bergen-Belsen mais il y avait tellement de morts que les S.S. devaient les enterrer au bulldozer ou les brûler au lance-flamme.

Sur les 20 000 qui étaient partis de Dora, nous ne restions que 1 500 et plus de la moitié devaient encore décéder dans ce camp.

Nous fûmes ensuite libérés par les anglais et rapatriés le 15 avril 1945.

Sur 250 000 français qui furent arrêtés, 15 000 seulement rentraient en France et 6 millions de juifs furent exterminés dans les chambres à gaz.